

PRÉFACE

PAR MICHEL GIRARDIN-BOILLAT

Dérangeant, ce blanc-bec de 21 ans, sans travail, qui prétend doter le village d'une bibliothèque publique et organiser à Tramelan un Salon des Beaux-Arts.

Surprenant, cet amoureux des arts et des lettres qui, huit ans plus tard, avec deux amis, crée et anime la *Revue Transjurane*. Un certain Roland Stähli évoque ces moments dans les termes suivants: «J'aime me souvenir des soirées pareilles à cette soirée d'hiver au logis de Laurent et Paula, sis au deuxième étage de la maison du Philémon, quand j'avais apporté la dernière plaquette publiée par Werner Renfer, *La Beauté du Monde*, et que je lisais à mes amis transjurans, avec une émotion partagée, les plus beaux textes du poète erguélien: "De tous côtés", "Septembre", "Éclat bleu"...»

Étonnamment précoce, ce philosophe en herbe se donnant des allures d'artiste qui, pour séduire la jeune fille de 18 ans dont il est épris, s'essaie à illustrer dans le lino ce beau texte de Maeterlinck: «Le temps ne passe pas, il est immobile comme l'espace et l'éternité. Ce sont les hommes qui passent.»

Dix-sept ans plus tard, la Société de développement de son village natal l'invite à créer sa première grande sculpture. À l'occasion de l'inauguration de ce *Monument à la gloire de l'Horlogerie*, un dénommé Roland Béguelin prend la parole: «Le sculpteur, Laurent Boillat, s'est attaché avec beaucoup de talent, à exprimer le sens profond d'un métier dont le propre est de mesurer le temps. [...] Le sculpteur a voulu rappeler à ceux qui font les montres, à tous ceux que la technique de la précision accapare, la signification profonde du temps. Nous voudrions que cette œuvre d'art nous rappelle à tous, chaque fois que cela est nécessaire, qu'entre l'indispensable labeur et l'indispensable repos, il y a une place pour le culte de la beauté.»

Voilà pour l'enthousiasme et le bonheur de la création, qu'elle soit collective ou individuelle. Voilà pour la quête d'un idéal de beauté, déjà repris à la Grèce antique par les artistes de la Renaissance. C'est cette quête commune que Laurent Boillat, dans un premier temps, va partager : on doit retrouver la perfection de l'esprit dans la perfection des corps. Il crée dès lors comme fleurit l'amandier, comme lève le blé.

C'est alors que peu à peu, mais inexorablement, la gravure l'étreint. Le graveur, plus que tout autre artiste, après avoir dessiné, se voit contraint, lorsqu'il passe à la gravure, de refléter le monde, de le réfléchir avant de le donner à voir lorsque s'imprime l'image. Ce contact quasi permanent avec l'obligation de réfléchir la réalité l'accoutume à cet exercice essentiel de mise à distance entre conscience et réalité pour le conduire à se réfléchir. Ainsi, ce que le burin de Laurent Boillat arrache à la nuit ou à l'insignifiance devient l'image intérieure de lui-même. Après l'exécution des commandes venues des clients, des paroisses et de quelques rares mécènes, les œuvres à travers lesquelles il se dit, sporadiquement certes, sont celles qui montent de ses profondeurs. Le paradoxe des images qu'il grave, c'est qu'il offre au regard d'autrui ce qui ne se voit pas.

Car la vie passe par là, il en savoure l'existence. Elle déroule sa chaîne d'enthousiasmes, de délices et de douceurs. Mais les navettes de la trame ne contiennent pas que des fils d'or et de soie. À la déception passagère succède le pincement du sentiment d'injustice. L'aquabonisme des pragmatiques et la veulerie de certains grands commis le laissent amer. Il est vrai qu'il est réfractaire à toutes formes de flatterie. Il néglige la lecture du petit guide du courtisan et supporte mal les flagorneurs bien en cour. Il a en revanche une immense admiration pour la vraie grandeur. Il lit, dès sa parution en 1963, *Une journée d'Ivan Denissovitch*, véritable roman de combat. Il dévore désormais la totalité de l'œuvre d'Alexandre Soljenitsyne. Pas étonnant, dès lors, qu'il entreprenne, au début des années quatre-vingts, la création de son buste, accompagné de ceux du talentueux Arthur Rubinstein et du courageux Anouar el-Sadate : des êtres dignes d'admiration.

Laurent Boillat, malentendant, a néanmoins l'oreille plus fine que bien des politiques. Il perçoit l'âme de son pays bien plus subtilement que certains notables, souvent pressés, voire avides. Il est, hélas, trop peu entendu. Ce rebelle n'encense jamais les tenants du pouvoir. Il ne s'acquine pas avec les batteurs d'estrade, ne courbe jamais l'échine, ne baise pas le moindre anneau et ne sollicite aucun hochet. Il éprouve alors la solitude des sculpteurs de fond. Ne consentant pas à aller à la soupe, il trouvera souvent son assiette vide.

Cet homme fatigué qui s'en va à 75 ans ne s'enfoncé pas dans la nuit des temps. Il devient le visiteur qui régulièrement, lorsque nous regardons ses gravures, lorsque nous entourons ses sculptures, entre dans nos vies pour nous inviter à lire le monde à travers ses yeux, tel qu'il l'a vu.

À aimer ses semblables, de l'horloger jurassien, micros sur l'œil, au joueur de banjo de la Nouvelle-Orléans, en passant par la baigneuse dévêtue de Tiuccia.

À magnifier l'innocence, celle du nouveau-né dans son moïse, celle de la Vierge de l'Annonciation jusqu'à celle, épouvantable, de la sueur de sang à Gethsémani.

À refuser le malheur et la barbarie et à chérir la beauté dans le *Monument à la Solitude* et dans le *Printemps à l'atelier*.

C'est cet homme-là, souvent farouche et bruyant qui, au fil des ans, s'est laissé approcher sans pour autant s'apprivoiser.

Il m'a autorisé à le côtoyer durant de brefs instants et, par ces quelques lignes, il me permet aujourd'hui d'annoncer de quelles sources bouillonnantes montait l'œuvre que vous vous apprêtez à rencontrer.